

LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE...

L'ALCOOLISME: (3ème partie).

2- Admettons cependant que la classe ouvrière consomme, toutes proportions gardées, plus d'alcool que les autres classes. Nous devons essayer d'en trouver la cause. Sans doute, la faiblesse intellectuelle entre pour une part dans le penchant qu'ont les hommes pour les boissons ; mais cette part est-elle dominante? Ne trouve-t-elle pas un concours puissant, pour ce qui regarde la population ouvrière, dans des exigences purement physiologiques? L'homme des classes aisées qui n'aime point les boissons s'en abstient; comment se fait-il que l'homme des classes pauvres qui ne les aime point davantage en absorbe?

Or le chimiste Liebig à cette question répond péremptoirement: *«La soif de l'alcool n'est pas la cause, mais une suite de la misère. C'est une exception quand un homme qui se peut bien nourrir devient un buveur d'alcool; quand, au contraire, le travailleur n'a pas le salaire suffisant pour la quantité d'aliments qui lui permettrait de rétablir sa force-travail, une nécessité de nature inflexible l'oblige à recourir à l'alcool. Il lui faut travailler; mais par le fait de sa nourriture insuffisante, il lui manque chaque jour une certaine quantité de force de travail. L'alcool, par l'action qu'il exerce sur les nerfs, lui permet d'exciter cette force aux dépens de son organisme et d'en dépenser un jour la part qu'il n'aurait dû mettre en œuvre que le lendemain. C'est une lettre de change tirée sur la santé qu'il lui faut renouveler chaque jour et qu'il ne peut jamais payer. Le travail lui consomme le capital au lieu du revenu; de là l'inévitable banqueroute de son organisme».*

L'alcoolisme serait donc une conséquence de l'excès de travail auquel est astreinte la classe ouvrière. Or on a précisément constaté qu'en Australie la diminution de la journée de travail et l'augmentation des salaires (de 1887 à 1888) ont réduit sensiblement l'ivrognerie. Le nombre des arrestations opérées de ce chef était, en 1887, de 18 pour 1.000 habitants; il tomba en 1888 à 9 pour 1.000.

Nous savons que le prix des subsistances a subi depuis cent ans une augmentation considérable qui a obligé l'ouvrier à réduire (au moins en qualité) sa consommation. Seuls les alcools ont diminué de valeur. Il n'est guère de bars populaires où le verre d'absinthe, de bitter, de vermouth, se vende plus de 20 centimes; le prix moyen est de 15 centimes. Un petit verre d'eau-de-vie ou de kirsch coûte 10 centimes. Il est même un grand nombre d'établissements qui offrent pour 15 centimes une tasse de thé ou de café accompagnée du petit verre traditionnel. Au contraire, une mesure de vin blanc, dit de Vouvray, vaut 20 centimes. Or, s'il est exact, comme l'assure le chimiste Liebig, que l'alcool (quelle qu'en soit, du reste, la composition) surexcite la force nerveuse, on comprend qu'incapable de réparer ses fatigues d'une façon normale, c'est-à-dire par l'absorption en quantité et en qualité suffisantes de préparations alimentaires, le travailleur obligé de faire à tout prix et sans interruption une grande dépense d'énergie, trompe sa fatigue et escompte sa vigueur originelle en recourant aux seules substances que lui permet d'acquérir son modique salaire. C'est ce que confirme le Dr Monin en disant que l'alcoolisme sévit dans les pays où l'alimentation est chère et difficile.

(A suivre).